

Dans le cadre d'Art Sequana 2017 / Ce que savent les images et en partenariat avec l'ESADHaR
École Supérieure d'Art & Design Le Havre/Rouen, La Forme accueille

Penser à ne pas voir

avec Estèla Alliaud, Blanca Casas Brullet et Pascal Navarro

commissariat: Marie Cantos et Maryline Robalo (PA | Plateforme de création contemporaine)

exposition du 14 janvier au 18 février 2017

« Or un spectre, c'est quelqu'un ou quelque chose qu'on voit sans voir ou qu'on ne voit pas en voyant, c'est une forme, la figure spectrale, qui hésite de façon tout à fait indécidable entre le visible et l'invisible.
Le spectre, c'est ce qu'on pense voir, "penser" cette fois au sens de "croire".
Il y a là un "penser-voir" et un "voir-pensé". »
Jacques Derrida, « *Penser à ne pas voir* »¹

« On dirait alors que ce qu'on appelle image est, un instant, l'effet produit par le langage dans son brusque assourdissement.
Savoir cela, ce serait savoir que, dans la critique esthétique comme dans la psychanalyse, l'image est arrêté sur le langage, l'instant d'abîme du mot. »
Pierre Fédida, « *Le souffle indistinct de l'image* »²

Dans une conférence prononcée le 1^e juillet 2002 à Orta (Italie) puis parue sous le titre « Penser à ne pas voir », le philosophe français Jacques Derrida (1930-2004) évoque des « aveuglement[s] » intrinsèquement propre[s] au voir même de la vue »³. Parmi eux, le *blind spot*, la fameuse tache aveugle autour de laquelle s'organise physiologiquement la vision – une tache aveugle autour de laquelle s'organise, peut-être, tout notre être au monde : quelque chose d'une part manquante que dit, en creux, nombre des projets critiques ou curatoriaux que mène PA | Plateforme de création contemporaine.

...



LIEU D'EXPOSITION
ART CONTEMPORAIN
ARCHITECTURE

170, RUE VICTOR HUGO LE HAVRE 02 35 43 31 46

Elle n'est pas vide, cette part manquante, elle est emplie d'images. Des images rémanentes, qui, comme le phénomène de persistance rétinienne, rejouent, d'une certaine manière, le point aveugle. Des hantises. Des images qui font écran. De projection bien sûr, mais pas que : elles sont aussi filtres, plus ou moins opaques – dénis, oublis, souvenirs vrais ou faux. Elles sont écritures, impressions, enregistrements. Photographies mentales – altérées, retouchées, parfois loin, très loin de leur référent lumineux. Et pour reprendre les mots du psychanalyste Pierre Fédida (1934-2002), ces images « ne reflète[nt] ni ne réfléchissent en rien car elle[s] est [sont] le miroir-écran d'une vision qui, privée de mot, est dépourvue de regard. »⁴

A travers les œuvres des artistes Estèla Alliaud, Blanca Casas Brullet et Pascal Navarro, l'exposition *Penser à ne pas voir* esquisse quelques « événements » au sens derridien de ce que l'on n'avait pas vu venir – des événements perceptifs autant que factuels. Elle tente de rendre compte du danger du regard, de son toucher aussi, de ce qui s'inscrit lentement en lui, en nous, ce qui marque et ce qui passe. De la difficulté de l'œuvre à se dire et de sa dimension aporétique⁵, du danger du « vouloir-dire » sur lesquels écrivait également Derrida. Des images qui se dissolvent, de l'œuvre qui résiste. Du « retrait des vocables », du retrait du sujet, du retrait de la totalité (toute photographie étant fragmentaire). Où les mots viennent et surtout « se retirent »⁶.

Marie Cantos et Maryline Robalo

1. Dans *Penser à ne pas voir. Ecrits sur les arts du visible 1979-2004*, textes réunis et édités par Ginette Michaud, Joana Masó et Javier Bassas, Paris, Editions de la Différence, 2013, p. 58-59.

2. Dans *Le site de l'étranger. La Situation psychanalytique*, Paris, PUF, coll. « Psychopathologie », 1995 p. 187.

3. J. Derrida, « Penser à ne pas voir », p. 64.

4. Pierre Fédida, « Le souffle indistinct de l'image », p. 188.

5. Jacques Derrida, *Apories*, Paris, Editions Galilée, 1996.

6. *Id.*



Pascal Navarro

La recherche de la vérité par la lumière naturelle,
2011-2014

Livres décolorés au soleil, 15 x 20 x 30 cm environ

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

La recherche de la vérité par la lumière naturelle est composée d'une douzaine d'exemplaires de l'ouvrage éponyme du mathématicien, physicien et philosophe français René Descartes. Exposés à la lumière naturelle du soleil, durant des semaines, des mois ou des années (jusqu'à trois ans) chaque exemplaire – hormis le premier – présente sur sa tranche un degré de décoloration différent du suivant, formant un dégradé ténu renvoyant au ballet quotidien du soleil ou au temps qui s'égrène dans un sablier. L'insolation progressive fait ici écho au procédé photographique ainsi qu'à toute révélation, qu'elle soit physique ou intellectuelle.



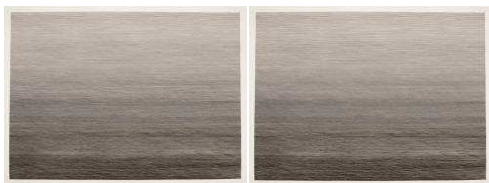
Estèla Alliaud

Les heures lentes, 2017

Kaolin liquide, enduit, encre de Chine, porcelaine sur contreplaqué (9 éléments), 25 x 19 cm chacun

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
 Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

Il est souvent question d'empreinte temporelle et d'impression lumineuse dans le travail d'Estèla Alliaud – que ce soit dans ses photographies ou ses sculptures et installations. L'artiste traque ces marques éphémères ou pérennes dans les espaces où elle expose. A travers ces subtiles saisies de phénomènes fugaces, elle « transforme le réel en abstraction », comme elle le formule parfois elle-même. La série *Les Heures lentes*, initiée en 2016, rend compte de la notion de *passage*, dans tous les sens du terme : d'un état du matériau à un autre, de l'objet contreplaqué à la surface picturale, de la capture de la lumière – hautement photographique – à l'opacification. Les jeux de matières, de couleurs et de transparence égrènent la temporalité étirée du processus de réalisation.



Pascal Navarro

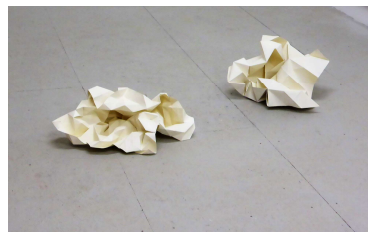
De gauche à droite : *David Bowie est mort* et *Le lit de Daphné est couvert de cendres*

Série « Eden Lake », 2016

2 dessins, feutre encre pigmentaire sur papier Arches, 56 x 76 cm chacun

© Photo : Pascal Navarro
 Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

« Eden Lake » est le titre générique d'un ensemble de dessins initié en 2012 et toujours en cours à ce jour. Il renvoie à un site idyllique (le « Lac de l'Eden » en Français) alors même qu'il est emprunté à un film d'épouvante, illustrant par là-même l'indéfectible pouvoir évocateur des mots... Les dessins de cette série s'accompagnent toujours d'une phrase qui est à la fois une adresse de l'artiste à sa mère défunte et le titre de l'œuvre, ajoutant une dimension mémorielle à celles processuelle et iconique du travail. Aujourd'hui, et c'est donc le cas ici, Pascal Navarro s'attache pour chaque nouveau dessin à reproduire le plus fidèlement possible le précédent. Surfaces de projection, les œuvres laissent alors apparaître en creux des lignes, l'eau et la lumière d'un lac. Surfaces de protection, elles agissent comme des talismans contre l'oubli.



Blanca Casa Brullet

Grands brouillons, 2009

2 origamis en papier, peinture acrylique, 70 x 40 x 30 cm et 80 x 50 x 40 cm environ

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
 Courtesy galerie Françoise Paviot, Paris

Les *Grands brouillons* sont beaucoup moins nombreux dans le travail de Blanca Casas Brullet que ses *Brouillons* et ses *Brouillons de brouillons*. Et pour cause : le passage à une autre échelle engage un autre rapport au corps. Il ne s'agit plus seulement, ici, de reproduire l'aléatoire d'une boule de papier chiffonnée par un régulier procédé de pliage bien connu ; il s'agit également, comme dans les *ESPACESPAGES*, de faire dialoguer l'espace du livre et celui de l'exposition, le blanc de la page et celui du mur. Ces objets-leurres démesurés opèrent d'ailleurs

comme de possibles objets transitionnels vers quelque chose de l'ordre de la fiction.

Blanca Casa Brullet

ESPACEPAGE, 2009

Photographie, tirage jet d'encre sur papier, 170 x 110 cm

© Blanca Casas Brullet
Courtesy galerie Françoise Paviot, Paris



émergent à peine du brouillard. De la traversée, promesse de profondeur (donc de profondeur de l'image), il ne reste que la vitrification de la surface.

Le regardeur bute – mais cherche d'autant plus à *voir*. Le funambule dont la survie tient au resserrement de sa focale sur son point d'arrivée (et que tout coup d'œil périphérique condamnerait) est ici figé, entre apparition et disparition, révélation et aveuglement. Il était donc tout naturel de le faire dialoguer avec un petit format de la série *Les Heures lentes* qui semblent suspendre le cours du temps, tout en invitant à une autre traversée : celle de la matière et du regard.



Estèla Alliaud

A droite : *Traverser la chute*, 2017

Kaolin liquide, impression jet d'encre sur papier 80g (d'après un scan de négatif issu du fonds de la Niagara Falls Library), 13 x 12,2 cm

A gauche : *Les heures lentes*, 2017

Kaolin liquide sur contreplaqué (1 élément), 23 x 19 cm chaque

© Photo : Estèla Alliaud
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

A l'origine : une photographie d'un funambule traversant les Chutes du Niagara. Une parmi d'autres. Des clichés, au propre et au figuré. Des panoramas que les touristes découvrent selon les mêmes points de vue que *ceux des photographies*, lorsqu'ils visitent ce site prisé. Sur cette image : un voile de kaolin déposé par l'artiste dans un geste de recouvrement. Blanc, poudré, opaque, il rend la lecture de l'image quasi impossible. Le personnage et le paysage alentour



Pascal Navarro

L'orée, 2014

Installation, projection lumineuse (projecteur à diapositives, écran en dibond et medium), dimensions variables

© Photo : Pascal Navarro
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

L'orée est une installation conçue en 2014 à l'occasion de l'exposition personnelle de Pascal Navarro, *Déjà septembre*, à l'Attrape-couleurs à Lyon. Plongé dans l'obscurité la plus complète, le visiteur découvre, diffusées par un projecteur à diapositives, des tâches de lumières se succédant à différents endroits, esquissant peu à peu une constellation sur un écran phosphorescent, puis, relativement vite, une image complète, et pourtant absente des diapositives. En conservant les traces lumineuses quelques instants, la surface lumineuse permet à l'image de se révéler progressivement, tout en disparaissant dans la même durée...

Estèla Alliaud

Sans titre, 2017

Kaolin liquide sur contre-plaqué, 20 x 10 x 10 cm

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

Cette sculpture appartient à une série d'œuvres mise en place par l'artiste depuis près de trois ans : dans chacune des expositions où elle est invitée – qu'elles soient personnelles ou collectives –, l'artiste dispose un élément issu de son exposition précédente. Les gestes de prélèvement, déplacement et / ou réinterprétation sont extrêmement divers : un fragment architectural peut devenir une photographie, une sculpture s'incarner dans un matériau différent, tout ou partie d'une pièce d'un-e autre artiste pourrait même servir de point de départ... Ici, c'est un coin du mur du tout-petit espace d'exposition La Chambre du collectif Sleep Disorders qui est rejoué, renvoyant plus généralement à l'importance de l'angle dans le travail d'Estèla Alliaud.



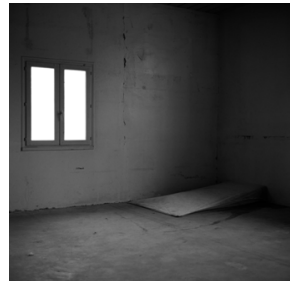
lesquels elle est invitée à intervenir. Elle les habite presque, lors des repérages et des montages, observant attentivement leurs arrêtes, leurs volumes, leurs tonalités. Ici, ce sont les portes, dans la cour et sur le parking à l'extérieur de La Forme, qui l'ont arrêtée. Elle a ainsi repris les dimensions des quatre rectangles qui les composent afin de réaliser une nouvelle variation de la série *Les Heures lentes*. Chaque rectangle est cependant présenté, ici, relevé à la verticale – l'ensemble étant, inversement, basculé à l'horizontale. Un dialogue s'instaure entre ces formes architecturales et la fenêtre de la photographie de Blanca Casas Brullet accroché à leur droite.

Blanca Casa Brullet

ESPACEPAGE, 2009

Photographie, tirage jet d'encre sur papier, 170 x 110 cm

© Blanca Casas Brullet
Courtesy galerie Françoise Paviot, Paris



Deux *ESPACESPAGES* sont présentés dans l'exposition : un en couleurs et un en noir et blanc. Ces deux grandes photographies appartiennent néanmoins à une plus vaste série. Les prises de vue restent énigmatiques : tant dans leur décor (un coin dans un atelier ou une usine désaffectée ?) que dans les gestes qui s'y déploient (un corps aux prises avec une page, un corps prisonnier d'une vague de papier ?) Elles agissent presque comme des images mentales, à la fois très abstraites et très incarnées, se jouant toujours dans les angles de l'espace... Mais, dans le même temps, elles instaurent un réjouissant jeu d'allers-retours entre la page et l'espace – dans la photographie elle-même, dans sa mise en page sur le grand tirage volant et dans l'espace d'exposition, enfin.

Estèla Alliaud

Les heures lentes, 2017

Kaolin liquide, enduit, encre de Chine sur contreplaqué (4 éléments), 75 x 40 cm chacun

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

Estèla Alliaud porte une attention aiguë aux lieux. Et notamment aux lieux d'exposition dans





Estèla Alliaud

La chambre 7, 2014

Assemblage de draps de l'hôtel Burrhus,
10,62 x 10,47 m déplié

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

Réalisée et produite en 2014 pour la manifestation annuelle *Supervues* de l'hôtel Burrhus à Vaison-la-Romaine (dans laquelle des artistes invité-e-s par des structures d'art contemporain du Sud de la France investissent chacun-e une chambre, le temps d'un weekend), la sculpture *La chambre 7* consiste en un assemblage de draps de l'hôtel. Ceux-ci ont été cousus ensemble selon le patron de la pièce échelle 1, dépliée comme on déplaçait, enfant, les volumes géométriques. Présentés repliés dans l'exposition, ils pourraient également l'être dépliés. Une mise à plat, et au carré, d'un espace lointain, habité un temps.

Combien d'apparents échecs chiffonnés dans la corbeille à papier ? Les *Brouillons* sont une série d'origamis de formats variables patiemment – et longuement, très longuement – réalisés par pliage. Un premier regard pourrait laisser croire qu'il s'agit réellement là d'objets-rebuts... Mais la finesse et la minutie sautent rapidement aux yeux. Et le geste définitif qui consiste à jeter, froisser, éliminer, laisse place à celui, rigoureux, systématique, et inlassablement répété, qui modèlera petit à petit de faux ratés. De « précieux ratés », comme les nomme l'artiste. Précieux aussi parce que, pour certains, recouverts d'une fine couche d'argent qui les rigidifie et en modifie la couleur, par révélation, comme s'il s'agissait d'origamis en papier photographié que sensible.



Estèla Alliaud

Sans titre (écart), 2012

Photographie tirage jet
d'encre, 22 x 31 cm

© Estèla Alliaud
Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine



Blanca Casas Brullet

Brouillons de brouillons, 2009-2014

14 origamis en divers papier et techniques mixtes,
dimensions variables

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
Courtesy galerie Françoise Paviot, Paris

Les photographies d'Estèla Alliaud parlent de sculptures, ses sculptures de photographies. Partout, toujours : d'image, de surface, d'impression, de positif et de négatif, de capture d'un l'instant, de durée, de révélation, de fixation, d'exposition, de temps de pose ou de prise... Le souvenir de l'artiste Marcel Duchamp flotte. A la lecture du titre de cette œuvre, on pense évidemment aux notions d'*écart* et d'*infrance* empruntées à l'inventeur du ready-made qui voyait, dans l'irréductible espace entre la forme et sa contre-forme, le lieu de tous les possibles. Ici, le lent affaissement d'un morceau de glaise sur une plaque de contreplaqué est arrêté par la prise de vue photographique.



Pascal Navarro

De gauche à droite et de bas en haut : *Palmyre. Groupe de touristes devant le temple de Bel*, d'après photographie de 1929 ; *Face sud du sanctuaire de Bel avec structures de renfort*, d'après photographie des années 1920 ; *Palmyre. Tétrapyle, point d'intersection des rues à colonnades*, d'après une carte postale de 1930

Vue de Palmyre, d'après photographie anonyme des années 1920 ; *Face sud du sanctuaire de Bel avec structures de renfort*, d'après photographie des années 1920 ; *Palmyre. Arc de triomphe et château turc*, d'après photographie des années 1920 ; *Vue de Palmyre*, d'après photographie des années 1920 ; *Palmyre. Temple de bel*, d'après photographie des années 1920 ; *Groupe de voyageurs devant l'arc de triomphe de Palmyre*, d'après photographie des années 1920

Série des « Dessins néguentropiques », 2015-2016

9 dessins, feutre Paper Mate et encre Epson sur Photogor Ultrasmooth 305g, 40 x 65 cm chacun

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
 Courtesy PA | Plateforme de création contemporaine

Poursuivant ses recherches sur l'action du temps sur les formes, Pascal Navarro développe depuis 2015 une série de dessins qu'il nomme « néguentropiques » où la lumière naturelle altère, une fois encore, les couleurs de surfaces pourtant considérées comme non photosensibles. « Néguentropiques », par opposition à « entropiques ». En effet, composés d'encres de différentes qualités (des encres pigmentaires d'excellente qualité qui résistent au temps et à la lumière naturelle d'une part et des encres à solvant d'usage courant dont la résistance au

temps est limitée d'autre part), les deux teintes, pourtant identiques au départ, évoluent différemment au fil du temps et de leur exposition ou non à la lumière naturelle. Une encre résiste, tandis que l'autre s'efface progressivement, laissant apparaître une image. Celle de la cité antique de Palmyre, détruite par les djihadistes durant l'année 2015.



Blanca Casas Brullet

Table (accidentellement) sensible, 2017

Contreplaqué sur tréteaux en bois, émulsion photosensible, 100 x 160 x 85 cm

Sur la table :

Brouillons, 2009-2013

6 origamis en argent oxydé et argent non poli sur papier, dimensions variables

© Photo : PA | Plateforme de création contemporaine
 Courtesy galerie Françoise Paviot, Paris

Pour l'exposition *Penser à ne pas voir*, Blanca Casas Brullet a produit une nouvelle « table ». Espaces de travail, modélisations en réduit de l'atelier ou des espaces d'exposition, les « tables » de l'artiste peuvent être conçues comme des sculptures autonomes et / ou comme des surfaces d'accueil pour d'autres œuvres, d'autres gestes – leur statut n'étant d'ailleurs pas fixe. Elles sont souvent « sensibles », recouvertes de papiers photographiques de qualités diverses, qui se colorent différemment au fil du temps de l'exposition (dans tous les sens du terme !) Ici, en sus de quelques *Brouillons* en papier photosensible (voire filmé d'une pellicule d'argent), une tache réalisée à l'émulsion sensible qui évoluera elle aussi.



Blanca Casas Brullet

Blanc dérangé, 2008

Vidéo, PAL, couleur, sonore (stéréo), durée : 5 min 18 s

© Blanca Casas Brullet

Courtesy galerie Françoise Paviot, Paris

Plus ancienne, la vidéo *Blanc dérangé* fait se succéder un certain nombre d'apparitions de la marque noire sur la page blanche – ou l'écran blanc, bien évidemment. Des trous, des taches, des béances qui relèguent l'image à ses marges ; ou, inversement, des recouvrements, telles ces épaisses coulures qui rendent à la surface sa qualité immaculée. La plupart des visions sont avant tout convoquées par la bande-son, très importante, où l'on entend les feuilles se tourner et les figures s'incarner. Quelque part, et pour reprendre les mots de Blanca Casas Brullet, « l'arrivée de l'image est vécue comme ce qui dérange le blanc », « comme une violence faite à la page et à l'écran ». *Blanc dérangé*, ou le nécessaire point d'aveuglement

Les équipes de l'ESADHaR, de La Forme, de PA | Plateforme de création contemporaine et les artistes remercient :

les étudiant-e-s Marie Aubry, Antoine Boudet, Théo Connan, Elodie Cutulic, Dominique Gong, Jason Quoniam, Louise Sanz-Pascual, Pauline Wimmer pour leur aide précieuse sur le montage de l'exposition ; ainsi qu' Arnaud Bergeret (Art Composit), Philippe Inemer et Françoise Paviot.



PLATEFORME DE CRÉATION
CONTEMPORAINE

Depuis sa fondation en 2011, PA | Plateforme de création contemporaine (autrefois PapelArt) réunit dans un projet collectif les compétences, modes opératoires et outils nécessaires à rendre visible le travail d'artistes émergents plaçant le papier au cœur de leur processus créatif.

PA | Plateforme de création contemporaine
6 rue Yvon Villarceau 75116 Paris
(sur rdv uniquement)
www.pa-plateformedecreation.com



LIED D'EXPOSITION
ART CONTEMPORAIN
ARCHITECTURE

170 RUE VICTOR HUGO 76600 LE HAVRE

ENTRÉE LIBRE JEUDI, VENDREDI, SAMEDI
DE 14H30 À 18H30

INFORMATIONS : 02 35 43 31 46

laforme.lh@gmail.com

www.facebook.com/laforme.lehavre.fr

CETTE EXPOSITION BÉNÉFICIE DU SOUTIEN DE

ESADHaR

ATELIER
BETTINGER
DESPLANQUES
ARCHITECTES

commissariat: Marie Cantos et Maryline Robalo (PA | Plateforme de création contemporaine)



1. *La Recherche de la vérité par la lumière révélée*
3. *Eden Lake*, dessins
7. *L'Orée*, installation lumineuse
14. série de dessins «néguentropiques»

2/9. *Les heures lentes*, peintures
6. *Traverser la chute / Les heures lentes*
8. Sans titre, sculpture
11. *La Chambre 7*, sculpture
13. *Sans titre*, photographie

- 5/10. *Espacespages*, photographies
- 4. *Grands Brouillons*, 2 origamis
- 12. *Brouillons de brouillons*, origamis
- 15. *Table (accidentellement) sensible et Brouillons*, origamis
- 16. *Blanc dérangé*, vidéo

Estèla Alliaud vit et travaille à Paris.

Elle participe régulièrement à des expositions collectives, en France et à l'étranger. Elle a déjà bénéficié de plusieurs expositions personnelles dont, récemment, *La mesure du doute*, qui inaugura le programme de rentrée de la BF15 à Lyon, en septembre dernier. En 2009, sa participation à Jeune Création (au Centquatre) lui a valu de recevoir le prix Boesner, décerné par un jury présidé par Xavier Franceschi, directeur du Frac Île-de-France.

Elle a également effectué un certain nombre de résidences de création qui ont donné lieu, entre autres, à l'édition d'imprimés et de multiples à l'image de celui qu'elle vient d'éditer avec La BF15 et le label Sleep Disorders.

Ses œuvres ont fait l'objet d'acquisitions par différentes collections publiques et privées.

Estèla Alliaud est représentée par PA | Plateforme de création contemporaine.

Blanca Casas-Brullet vit et travaille entre Paris et Barcelone.

Invitée par des galeries, institutions et festivals ou programmations vidéo internationales, son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives en Europe et au Canada. En Normandie, c'est à la Galerie Martinville de l'Eshadar à Rouen que l'on a déjà pu découvrir ou redécouvrir le travail de l'artiste dans l'exposition *Quant au livre 7* en 2012. L'année suivante c'est la Fondation Ricard qui recevait l'artiste au sein de l'exposition *L'apparition des images* sous le commissariat d'Audrey Illouz tandis qu'en 2016 c'est à l'invitation de Marie Cantos de participer à l'exposition *Réparer à l'endroit de l'accroc le tissus du temps*, qu'elle répondait

Ses œuvres ont fait l'objet d'acquisitions par de nombreuses collections publiques et privées.

Blanca Casas-Brullet est représentée par la galerie Rocío Santa Cruz à Barcelone et Françoise Paviot à Paris.

Pascal Navarro vit et travaille à Marseille.

Régulièrement invité à collaborer avec des commissaires d'exposition internationaux, tels que Caroline Hancock pour le Printemps de l'Art Contemporain à Marseille en 2015 par exemple, Pascal Navarro participe à des expositions collectives concomitamment aux expositions personnelles qui lui sont consacrées et aux foires auxquelles il est invité. En 2017, c'est à l'invitation de Paul de Sorbier, directeur de la Maison Salvan qu'il répondra, dans le cadre d'une exposition collective.

Ses œuvres ont fait l'objet d'acquisitions par différentes collections publiques et privées. Il travaille actuellement à l'élaboration du premier ouvrage consacré à son travail.

Pascal Navarro est représenté par PA | Plateforme de création contemporaine.